



Beethoven n° 10
Second semestre 2008
108 pages
+ 4 pages en couleur

Sommaire

► Ludwig van Beethoven : l'homme

- Ludwig van Beethoven, sa vie, son œuvre
 (9^e partie)
 MICHEL ROUCH 2
- Beethoven et l'éternel féminin
 STEFAN ROMANÓ 13

► Beethoven et la musique

- Un Sixième Concerto pour piano et orchestre de
 Beethoven ?
 JEAN-MARIE ANDRÉ 21
- Un rendez-vous manqué : Beethoven et le
 Fiasco de Schiller
 ARMANDO ORLANDI 25
- Le *Fidelio* de Beethoven et les idéaux de la
 Révolution Française
 WILLIAM KINDERMAN 30
- Les ouvertures de Beethoven (6^e partie) :
 conclusion
 LAURENT MARTY 42

► Dossier : Des peintres inspirés par Beethoven

- Voyage au sein de l'immense iconographie
 Beethovenienne
 RAYMOND LEFEVRE 46
- Lévy-Dhurmer et Beethoven
 BRIGITTE BLANC 66

La vibration Beethoven sur la peinture de Joan
 Carandell

ANNA MONTALBO 68

Le cycle Beethoven de Katzaroff :
 36 peintures pour une passion

VENELIN VALYAVICHARSKI 70

Les dernières années de Michel Katzaroff
 (1^{ère} partie)

JACQUES NAAL 80

► Documents et enregistrements

Les *Master Classes* de Daniel Barenboim
 MANUEL CAPDEVILA 91

► Spectacles et concerts

Au Casino de Monte-Carlo, Beethoven ne
 joue pas, il y est joué
 PIERRE-JEAN CHENEVEZ 93

Les événements beethoveniens 2007-2008 de
 l'ONL

PATRICK FAVRE-TISSOT 96

► Événement

Beethoven entre ciel et terre : une pièce de
 théâtre de Danièle Léon
 DIANE KOLIN 100

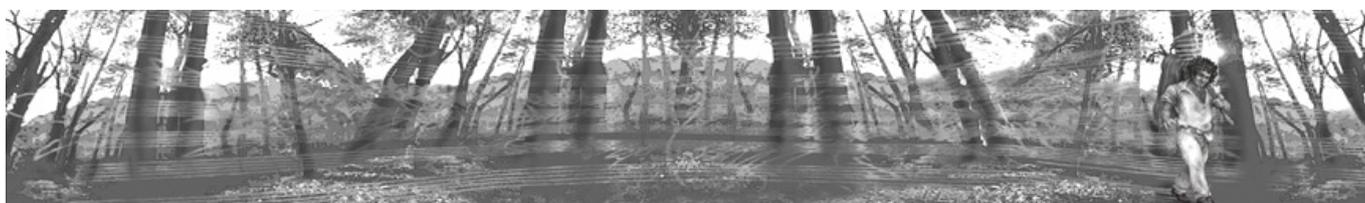
► La vie de l'ABF

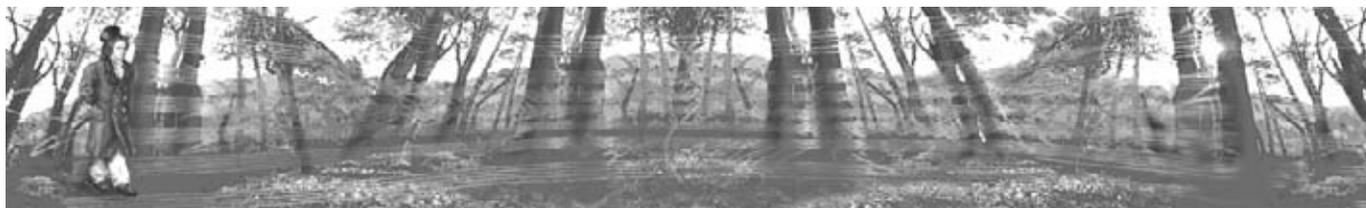
AG 2008 de l'ABF : importante participation
 et atmosphère amicale
 CATHERINE QUINET 102

Revue *Beethoven* : complétez votre collection
 103

Le coffret de rangement pour la revue
Beethoven 106

Boutique : le bon de commande 107





► Spectacles et concerts ◀

Les événements beethoveniens 2007-2008 de l'Orchestre National de Lyon



Francs succès pour cette troisième saison à part entière que Jun Märkl passe à la tête de l'Orchestre National de Lyon. La programmation qu'il nous aura proposée, avec son équipe de l'Auditorium Maurice Ravel, était certainement bien plus originale sur la forme que sur le fond.

Mais si les œuvres de Beethoven entendues relevaient plus du répertoire courant que de la rareté, des interprétations de premier ordre justifiaient amplement de les réentendre.

Par ailleurs, la présence de formations invitées ou d'artistes internationaux (dans les cycles chambristes des Grands Interprètes) aura comblé les fervents mélomanes.

96 **Mercredi 14 novembre :** la toute première soirée propre à attirer l'ABF était, précisément, atypique, avec le *Bournemouth Symphony Orchestra*, dirigé par Madame Marin Olsop, un fervent chef beethovenien. Nous entendons d'abord une pièce de James Mac Millan (né en 1959) *Stomp (With fate and Elvira)* qui se veut un hommage à Elvira Madigan. Ainsi, *21^e Concerto* de Mozart ou *4^e Symphonie* de Tchaïkovski sont cités dans un curieux télescopage, néanmoins soutenu par un contrepoint recherché. Puis, le pianiste Paul Lewis s'installe pour le *5^e Concerto "L'Empereur"*. Madame Olsop est stupéfiante de précision et d'énergie, sans bannir l'élégance du geste, une certaine féminité, de la grâce même. Malgré un effectif de cordes imposant (26 violons, 10 altos, 8 violoncelles et 6 contrebasses), elle joue la légèreté et la transparence. Elle entraîne dans cette optique son partenaire qui, après avoir précipité son intervention au début de l'introduction au détriment de la netteté, jamais ne "cogne" et opte pour un toucher aérien compensant quelques accrocs et écarts de justesse. Le vrai défaut résiderait plutôt dans la carence d'âme, de chaleur, une lecture générique. Mais raffinement et sensibilité trouvent leur terrain naturel dans l'*Adagio*, appréhendé dans un esprit chambriste, puis dans le *Rondo Allegro*, pris sur un tempo très vif (« *Molto energico !* » dit ma voisine). La *9^e Symphonie "Nouveau-Monde"* d'Antonín Dvořák parachève l'évaluation de

l'orchestre britannique : cordes soyeuses et profondes ; cuivres rutilants et nets ; bois subtils mais dotés d'une palette limitée, un peu en retrait sur les autres pupitres, courts en projection et avarés de volume. À cette réserve près, du très bel ouvrage par une splendide phalange !

Judi 13 décembre : cette soirée était attendue avec impatience. Pensez : la star de l'archet Vadim Repin allié à Jun Märkl dans le périlleux *Opus 61* ! De quoi exciter certains amateurs de prouesses. Dans l'introduction, le travail de Märkl séduit. Aucune sécheresse ni raideur, une sonorité ample et noble, nuances et variations de dynamique remarquables. Repin attaque... et les interrogations fusent aussitôt. La plus criante : le mûrissement est-il un obstacle à la spontanéité chez un artiste ? Jamais nous n'avions vu l'implacable archet sibérien ainsi contracté. Sans doute appréhende-t-il cet "Everest" du concerto pour violon et cela le rend très sérieux. Son interprétation s'inscrit dans la tradition russe, avec un jeu plus musclé que subtil, peu naturel mais techniquement irréprochable. Son appréciable volume se combine heureusement à un contrôle souverain (les trilles et sons suraigus !... Certes, Tchaïkovski est proche, mais comment résister ?). Progressivement il se décrispe, sans toutefois convaincre, ce que confirme une cadence contrainte. Märkl offre une

introduction splendide du 2^e mouvement et le charme opère : un vrai dialogue s'installe enfin et la poésie est désormais omniprésente. Très impliqué, il construit une solide transition vers le *Rondo* : finesse des bois, cordes chaleureuses, cuivres volontaires lui insufflent un élan bondissant. Curieusement, Repin choisit la retenue pour ce passage qu'on espérait exubérant, confirmant son évolution vers une conception plus intellectuelle du répertoire, ne cultivant plus l'effet (sans pour autant confiner à l'aridité). Bilan : certes le cru Mintz 1993 demeure en tête mais ce Repin/Märkl efface le frustrant Khatchatryan/Karabits de mars 2007. On retrouve enfin le Repin d'autrefois avec un extrait des *Variations sur le Carnevale di Venezia* de Paganini où toutes les cordes contribuent avec un entrain communicatif à ce *Bis* hors des sentiers battus !



Vadim Repin & Jun Märkl :

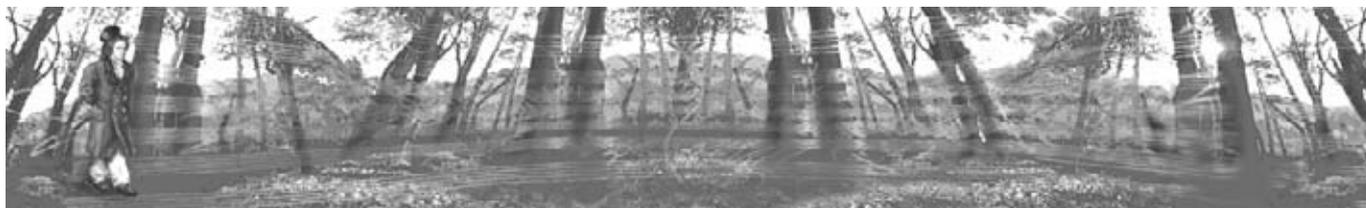
réunion au sommet pour l'Opus 61 - Photo Sébastien. Erome

En seconde partie, Märkl domine son sujet dans la 3^e *Symphonie "Wagner"* d'Anton Bruckner. Un petit regret : son choix de l'édition Nowak 1877, certes très "polie" mais qui n'a pas la fraîcheur de la *Ur-Fassung*, la plus "wagnérienne" dont nous disposons aujourd'hui. Ceci posé, pour sa première rencontre lyonnaise avec Bruckner, le chef a opportunément choisi cet ouvrage qui convient parfaitement à son tempérament. Il l'aime (cela se voit et s'entend), en maîtrise le propos sur la durée jusqu'aux subtilités les plus infimes. Chaque pupitre sonne avec somptuosité et présente des couleurs variées : *Adagio* au comble de l'émotion ; lumineux *Scherzo* où il révèle quelques prophétiques

figures entre Gustav Mahler et Richard Strauss ; *Finale* hypertendu, aux masses maîtrisées ; une splendeur !

Judi 6 Mars : *La Voix de Louise Labé*, tel est le titre de ce programme composite (voire hétéroclite) dont la disposition rappelait fâcheusement l'ère Robertson. Dirigeant sans baguette, énergique et concentré, Thierry Fischer convainc. Dynamisme et opulence sonore sont au rendez-vous pour ces belles pages des *Créatures de Prométhée*. Les bois assurent leurs parties virtuoses tout en étonnant par leur puissance. Les teintes obtenues des cordes semblent infinies et rappellent Klemperer. Cors et trompettes tiennent crânement leurs rôles, tandis que les timbales (avec baguettes en bois) frappent comme le tonnerre. Tout en demeurant dans un esprit classique, l'interprétation de l'ouverture puis de la *Tempesta* introductive laisse transparaître l'influence de Frans Brüggen. Le *Finale* nous le confirme, avec cette limpidité apollinienne revendiquée, un parfait étagement des plans sonores, une franchise absolue enfin, vainement espérée dans des lectures bien brouillonnes récemment entendues. Après cette atmosphère volcanique, une création de Marc-André Dalbavie (né en 1961) souffre d'un tel voisinage. Il s'agit de *Sonnets pour contre-ténor & orchestre sur des poèmes de Louise Labé*. Deux surprises : d'abord la taille de l'orchestre, avec une formation type "Apogée du Romantisme" ; ensuite une écriture qui – quelques tics récurrents exceptés – demeure fort lisible, avec, en particulier, l'usage d'*ostinati* faisant songer à Hindemith. Si la voix de Philippe Jaroussky passe relativement bien, c'est que l'écriture la ménage habilement. En revanche, la diction laisse à désirer et si l'on n'avait pas les textes sous les yeux, ce serait incompréhensible. Il faut dire aussi que la prosodie est souvent maltraitée par l'auteur, la musicalité du soliste n'étant pas en cause. Parfois envoûtant, le résultat ne laisse pas indifférent, même s'il est permis de constater qu'une relative monotonie s'installe, que vient briser (un peu tardivement) le *V^e Sonnet*. En seconde partie, quel plaisir de retrouver le grand Aldo Ciccolini. A 80 ans, le pianiste à l'immense répertoire livre un *20^e Concerto* de Mozart mémorable : franchise des attaques exquise spontanéité, perfection des trilles comme des gammes. L'art du miniaturiste fait chanter le clavier même dans les basses. S'y ajoutent une sûreté, une fermeté d'accents





jusqu'au sein de cadences pleines d'imagination. La connivence avec Fischer est totale. Usant de tempi modérés, il enferme le soliste dans un écrin de velours. Si la *Romance* centrale touche à l'ineffable, leur complicité confère une saveur pré-beethovénienne à l'ardeur de l'*Allegro assai*. Enfin, douche écossaise avec la *Symphonie en 3 Mouvements* de Stravinsky où l'orchestre est magistral, subjugué par le charisme d'un chef stylistiquement à l'aise partout. Une performance avec un programme aussi disparate, à la vérité !

Vendredi 27 mars : présenté en co-réalisation avec *Les Grands Interprètes*, ce récital du pianiste Stephen Kovacevich commence dans une ambiance austère que sa tenue (costume et pull col roulé noirs !) laisse pressentir. Dans la *Partita n°4 BWV 828* de Bach, son toucher suggère habilement les sonorités du clavecin. Ce nonobstant, il ne parvient pas à nous intéresser. Des notes, rien que des notes et l'on éprouve bientôt la pénible sensation d'un simple échauffement. Tout s'éclaire avec de personnelles *Scènes d'enfants* de Schumann où notre artiste se sent enfin "chez lui". Indubitablement, le XIX^e lui sied mieux. Le premier morceau donne le ton : très discret, beaucoup moins lié que chez la plupart des pianistes. Le suspense est de mise jusqu'à l'ultime *Der Dichter spricht*. Après son intégrale des *Sonates*, c'était un bonheur de le retrouver dans les *Variations Diabelli* autrefois gravées chez Philips. Mûrie, sa vision est atypique. Déjà, le thème de Diabelli ne revêt pas l'aspect enrobé et chantant qu'on lui connaît, sa rythmique est accusée avant d'attaquer la *Variation I* avec détermination. Puis, c'est un kaléidoscope de sonorités incroyables, dans des désinences magiques, propres à mettre en scène des aventures imaginaires, avec fougue, humour ou gravité. Plus analytique à partir de la *Variation XXV*, il enchaîne promptement, comme si la partition était d'un seul tenant. Si au début Kovacevich nous a rappelé la réflexion de Goethe sur Beethoven « *Je n'ai jamais vu un artiste plus concentré, plus intérieur* », au final, il affiche une formidable résolution, sans heurter ni jamais être pris en défaut sur les plans de la justesse ou des intentions. Compliments !

Vendredi 16 mai : thème maudit, *Faust* – si l'on excepte Spohr – n'a pu aboutir à la création d'opéras

chez les maîtres allemands majeurs. Bien qu'ayant caressé cette grandiose idée, Beethoven ne la réalisa pas plus que Wagner, dont la *Faust-Ouverture* est le résidu d'un projet de symphonie. Achevée à Paris en 1840, révisée à Zürich en 1855, elle adopte la forme d'une ouverture de concert. Jun Märkl détaille tous les *Leitmotiv* de cette "musique à programme", aère la structure et gomme les imperfections d'une oeuvre expérimentale mais prometteuse. Poulenc prend le relais avec son *Concerto pour orgue, cordes & timbales*. Même si le *Concert Champêtre* eut été un complément thématique plus adapté avec la *Pastorale* on admire Thierry Escaich produisant, sur le superbe Cavallé-Coll du Trocadéro, du néogothique flamboyant ! Un moment spectaculaire, auquel participe largement un Benoît Cambreling superlatif aux timbales. Place, en seconde partie, à Beethoven avec la 6^e *Symphonie*. Les mesures d'introduction sont traditionnelles jusqu'à ce que Märkl accélère les chants d'oiseaux. Ménageant ainsi la surprise tout au long du premier mouvement, il synthétise inlassablement les visions romantiques et "baroqueuses". Or, il réussit dans ce défi, empruntant le meilleur à chacune. Le résultat est étonnant : tout est limpide comme le ruisseau du 2^e mouvement : finesse du tissu, pâte sonore dense mais aérée. Rien n'est oublié (ces ondulations des cordes graves !). Un autre trait saillant ici : l'allure chorégraphique de chaque épisode (et pas seulement le 3^e où la danse est présente). Tout est gracieux, élégant autant que robuste et rustique aux moments idoines. Et comme nos bois sonnent bien... "à la française" ! Märkl, renouant avec notre tradition de l'interprétation beethovénienne¹ (nous songeons souvent à André Cluytens) synthétise trois courants. Ainsi, la danse paysanne revêt une franche allure berliozienne que Habeneck n'eût sans doute pas renié. Et quel orage ! Quelles stridences du piccolo ! Le chant du pâtre semble sortir de la brume dans un tableau impressionniste avant la lettre, précédant un hymne où tout n'est que « *luxe, calme et volupté* ». Grisons-nous de cette vision singulière mais intègre. Elle n'aura peut-être pas convaincu tout le monde... nous, si !

1 - Option annoncée dans son interview pour l'ABF en 2006 (voir *Beethoven* n°6, page 93).

Mercredi 28 Mai : Lyon reçoit la prestigieuse *Staatskapelle de Dresde*. Un seul regret : que ne figure point au début de ce programme une ouverture historiquement liée à cet orchestre comme celles du *Freischütz* de Weber ou du *Rienzi* de Wagner. La pâte sonore du *1^{er} Concerto* de Brahms n'est pas, a priori, de nature à mettre en valeur une formation côté brillance. Myung-Whun Chung préfère jouer compact mais loin des habituelles grisailles indigestes. Lars Vogt est assurément un partenaire idéal et opte pour la robustesse contrôlée à l'encontre des interprétations brahmsiennes empesées. À ce titre, l'*Adagio* central est ineffable. Tous inventent d'incroyables couleurs et déploient une palette prodigieuse jusque dans les figures ornementales attendues (les trilles de l'ultime section !). Vient le tour de "la" 5^e, *Opus 67*. Peut-on encore nous surprendre avec la symphonie la plus universellement connue – voire rabachée ! – de Beethoven ? Dirigeant avec vigueur un orchestre aux cordes fournies, Chung ne traîne pas, ce dès les quatre notes initiales, prises à toute vitesse façon Bruno Walter. C'est étincelant, puissant, généreux, tout autant que souple et constamment juste, les phrasés n'étant jamais négligés (de mémoire, les altos n'ont jamais sonné aussi présents). Les cordes graves se déploient majestueusement dans un 2^e mouvement sans aucune faille. Du *Scherzo*, traditionnellement plus problématique, le chef déjoue les pièges. Il faut entendre ses cordes graves vrombir dans les entrées fuguées, les violons étinceler. À l'*Attaca subito* du *Finale*, nous croyons que le ciel nous tombe sur la tête. Un vrai cataclysme, incitant à se demander si les musiciens parviendraient à tenir le tempo et cette tension sans faiblir. Même la réminiscence de l'*Andante* paraît faire partie intégrante d'un plan gigantesque conçu par le Maître de l'Univers. Le spectacle étourdissant de cet Etna en éruption laisse 2 000 auditeurs sans voix... divin !

Samedi 7 juin : "Soirée miraculée" ! Il y a deux ans prévue avec Armin Jordan, elle fut transmise après le décès du grand chef suisse à Claus-Peter Flor, lequel annule sa participation pour raisons de santé à la veille des répétitions. Bien qu'il ne soit guère aisé de remplacer de tels chefs *in extremis*, le conseiller artistique de l'ONL a eu la chance qu'Oleg Caetani soit disponible. D'une situation qui aurait pu être périlleuse, le directeur du

Melbourne Symphony a fait un instant d'exception. Quel bonheur de réentendre, par un grand orchestre, la *Symphonie n°85 "La Reine"* de Joseph Haydn ! Son bicentenaire approchant, il revient en force dans les soirées de nos formations nationales et c'est tant mieux. Le Maestro enlève cette partition "parisienne" avec finesse en utilisant un effectif de cordes proche de celui dont disposait le Comte d'Ogny à son *Concert de la Loge Olympique*. Un Haydn lyrique et très raffiné, aux contours finement dessinés, sans maniérismes, d'un classicisme intègre. Même si *Tout un monde lointain* d'Henri Dutilleux crée une improbable fracture esthétique au cœur de ce programme intitulé « *Musiques Royales* », le bonheur d'y entendre le violoncelliste Truls Mørk, efface toute perplexité. Dans l'entendement supérieur d'une page contemporaine inspirée, l'artiste norvégien communique avec un chef qui sert avec un égal bonheur le *Requiem en ut mineur "À la mémoire de Louis XVI"* de Luigi Cherubini, considéré par Beethoven comme le compositeur dramatique majeur de son temps. À un bénin accident près dans l'*Agnus*, les *Chœurs de Lyon-Bernard Tétu* – préparés avec soin par Catherine Molmerret – sont toute précision et ferveur. Caetani (dont ce sont les débuts *in loco* !) réalise l'exploit de trouver d'emblée la juste balance entre voix et instruments (comme déjà dans Haydn, des pupitres choisissent l'authenticité : bassons français, petites timbales, cors naturels). Au lieu de nous entraîner dans une hasardeuse liturgie théâtrale de la couronne, le chef joue la carte des voûtes majestueuses de Saint-Denis : solennel mais sans pompe outrancière ni démesure. À ce titre, le *Dies Irae* est exemplaire, privilégiant la fluidité du discours sur l'emphase (le *timing* – 38'40" – gagne dix minutes sur la gravure de Riccardo Muti !). Une mémorable soirée qui compensait nos regrets de ne pouvoir rendre compte de celle du 13 juin, consacrant les Adieux² d'Alfred Brendel, avec la *13^e Sonate, Opus 27 n°1 Quasi una fantasia*.

99

Patrick FAVRE-TISSOT-BONVOISIN

2 - Organisateur de la soirée, *Les Grands interprètes*, n'ont pas été en mesure d'accueillir l'ABF...

